

Sur le néologisme*

(On Neologisms)

Oihanburu, Philippe

BIBLID [1136-6534 (1998) 11:7-24]

Dans cette communication qui avait —se souvient son auteur— “beaucoup intéressé l’abbé Lafitte”, Philippe Oihanburu critique les excès de l’école sabinienne qui a fait du néologisme à outrance et a créé quantité de mots nouveaux. Le fossé ne fait que se creuser entre cette école néologiste et le langage populaire. Un juste milieu est à trouver et des journaux comme Herria peuvent y aider.

Komunikazio honetan, “Aita Lafitteri asko interesatu zitzaiona” —egileak oroitzen duenez—, Philippe Oihanburuk sabindar eskolaren gehiegikerien kritika egiten du, neologismoa neurritz kanpo erabili duelako, hitz berri ugari sortuz. Ondorioz, eskola neologistaren eta herri hizkeraren arteko aldea geroz handiagoa da. Oreka berria aurkitu beharra dago, eta eginkizun horretan Herria bezalako kazetak lagungarri gerta daitezke.

En esta comunicación que —según recuerda el autor— “interesó mucho al Padre Lafitte”, Philippe Oihanburu hace crítica de los excesos de la escuela sabiniana que ha abusado del neologismo creando gran cantidad de palabras nuevas. De resultas, la distancia entre esta escuela neologista y el lenguaje popular no deja de ensancharse. Hay que encontrar un nuevo equilibrio, labor a la que pueden contribuir periódicos como Herria.

* GH, 1950, nº 4, p. 241-247.

Sur cette question si souvent traitée et qui soulève actuellement plus de controverses que jamais, nous voudrions apporter notre point de vue motivé non par une science approfondie de la langue mais par des observations que le bon sens commande et que tout un chacun peut faire journalièrement quand il lit, écrit ou parle en basque.

L'œuvre de renaissance basque qui depuis 40 ans s'étend aux principales activités individuelles de notre pays se devait de traiter le problème de la langue. Entre autres problèmes, Sabin Arana, instigateur du mouvement qui devait transformer les destinées de notre pays, et les sabinien à sa suite jugèrent de première importance la question de l'épuration du lexique. Leurs efforts tendirent à créer autant de mots nouveaux qu'il y avait dans le basque de mots d'origine latine ou espagnole.

Cette théorie et son application furent suivies par la majorité des bascophiles d'outre-monts jusqu'à ces dernières années où leurs contacts avec les Basques continentaux leur fit découvrir d'autres manières de voir et d'autres manières d'agir. Ici en effet la renaissance de la langue basque n'a pas pris comme impératif direct l'épuration du vocabulaire. La magnifique floraison de littérature basque des dernières années dans les trois provinces du Nord s'est surtout manifestée dans la recherche d'une langue de plus en plus originale, de plus en plus libérée de la manière de penser et d'écrire latine ou française, de la traduction en un mot. Ainsi nos auteurs ont-ils créé une vraie littérature basque, peut-être très pauvre quant au fond, mais singulièrement riche quant à la forme.

Quant à la question du lexique, les élites basques françaises se sont contentées de résister faiblement à la tendance exagérée d'emprunter qu'a chez nous la langue populaire, tendance véritablement alarmante actuellement.

Entre les deux écoles quelle est la bonne voie pour sauver notre langue en péril de mort? Voyons d'abord l'action et les résultats de l'école néologiste.

Sabin Arana et les néologistes à sa suite ont créé quantité de mots nouveaux. Ces mots nouveaux se sont répandus plus ou moins. Ainsi on en trouve une quantité respectable chez la plupart des auteurs modernes biscayens ou guipuzcoans, on n'en trouve aucune trace dans le langage des Basques perdus dans les montagnes reculées de l'Euskadi. Entre ces deux extrêmes, nous trouvons une bonne partie du peuple basque qui emploie souvent des néologismes tels que *Abestu*, *Aberri*, *Ikurriñari*, etc. Cependant la proportion entre la langue purifiée des Sabinien et celle du peuple est énorme. C'est là que nous trouvons le premier danger de la néologisation à outrance. Les néologismes se sont trouvés en effet dans la langue écrite. C'est par la presse et le livre qu'on a voulu les répandre, l'action des Basques intellectuels de langue basque, en nombre infime, étant peu sensible. Ainsi à un peuple qui non seulement avait peu coutume de lire, mais surtout avait peu coutume de lire en basque, on a voulu donner le goût de la langue écrite en écrivant un basque chimique très lointain du parler commun. D'où désaffection des masses pour le basque écrit surtout si elles ne sont pas nationalistes. On nous citait dernièrement le cas suivant: un journaliste basque de St-Sébastien avait coutume de montrer ses articles en basque à ses collègues de bureau, *eskualdun* comme lui. Ceux-ci se moquaient de son basque moderne auquel, disaient-ils, ils ne comprenaient rien. Excédé, notre journaliste se mit à leur lire un de ses articles à haute voix. Ils avouèrent avoir mieux compris. D'où conclusion du bascophile: ce n'était pas mon basque qui était trop dur mais mes auditeurs qui étaient «analfabets».

Je suis loin de partager cette opinion et crois que loin d'être analphabètes ses collègues de bureau avaient simplement peu l'habitude de lire en basque, mais par contre l'entendaient très bien quand on le parlait. Ainsi au lieu de rebuter ces gens –qui sont la grosse majorité du peuple basque– par un basque trop nouveau pour eux, le seul moyen de les attirer à la lecture du basque était d'écrire dans la langue la plus facile possible. D'ailleurs les résultats sont là: en Biscaye et Guipuzcoa, malgré le nationalisme les journaux basques étaient très peu lus, surtout en comparaison de l'ancien «*Eskualduna*» ou l'actuel «*Herria*» de chez nous. Quant aux livres en basque n'en parlons pas. Quels sont les Basques, même l'élite, qui lisent du Lizardi, du Lauaxeta. Ainsi on pouvait entendre des gens du peuple de Biscaye et de Guipuzkoa dire en parlant des nationalistes: «ils ont créé un basque que nous ne comprenons pas». D'où motif de plus pour les écarter du mouvement de renaissance basque.

Et même quand ce mouvement les a atteints, ce qui a été fait pour la langue est infime, sporadique, sans profondeur, surtout en comparaison de ce qu'on a pu faire pour les danses et les chants. Et actuellement, on voit une débasquisation des provinces péninsulaires que la persécution officielle seule ne suffit pas à expliquer.

D'ailleurs si nous passons au plan scientifique nous voyons l'extrême délicatesse du problème néologique.

Un néologisme est créé par un savant ou un groupe de savants. Si ceux-ci sont imprégnés de l'esprit de leur langue, le néologisme risque de prendre. Si un néologisme se répand, si le peuple l'accepte, il a gagné la partie, même s'il n'est pas excellent quant à sa composition. Le peuple lui aussi crée perpétuellement des néologismes. Ainsi l'argot d'une langue, magnifique preuve de vitalité. Mais nos néologistes en chambre ont été trop vite, ou trop mal, car leurs néologismes ont pris de la proportion de 1 sur 10 seulement. Sans doute qu'ils étaient artificiels. Et à vrai dire on relève des horreurs parmi les néologismes des péninsulaires. Non seulement pour le sens mais aussi pour le son. A moins qu'ils n'aient été créés que pour des oreilles biskayennes; ainsi des mots tels que:

Gabeukatz = montre
Daneurtizki = géométrie
Izparringia = journal
Txadona = Eglise
Urkutz = Religion

sonnent très curieusement à des oreilles labourdines. Et si nous passons au sens que dire de *Aurtoki* pour matrice alors que nous traduirions tous par nursery (en labourdin nous disons *umetoki*, ce qui est beaucoup plus logique) Le plus souvent les néologismes nous sont incompréhensibles, ce qui est leur meilleure condamnation.

Malgré la meilleure volonté de leur créateur pour nous convaincre de leur clarté, des mots comme *eremankizun*, *izparringia*, *daneurtizki*, *urutizkiña* n'ont rien de lumineux pour un Basque moyen. Et quand par hasard le néologisme risquait d'être compréhensible on l'a contracté, ainsi *gotauna* pour *gogo deuna* ou *txadona*, pour *etxe donea*. Erreur ici encore des néologistes qui auraient dû comprendre que le mot nouveau doit être le plus compréhensible possible. D'autres néologismes sont trop enfantins. Ex.: *aurtoki*, déjà cité, *neskutz* (vierge), *jaunartu* (communier). Enfin la suppression du mot courant d'origine latine ou espagnole appauvrit souvent la langue. Si le puriste emploie par exemple *ostatu* au lieu de *otela*, il ne rend pas la nuance qui différencie ces deux mots. De même *itxasgizon* pour *marinél*, etc.

Enfin la longueur de certains néologismes les rend dans notre langue agglutinante, encore plus barbares.

Ainsi pour dire:

jusqu'aux journaux: *izparingietaraino*;

je m'affilierai: *alderdikidetuko naiz*;

venant des géométries: *daneurtzietatik*;

ceux des secrétariats: *idazkarizetakoak*, etc., etc.

Et que serait-ce si je surdéclinais sur le type *etxeraneokan* (*idazkarizetareineokan*...).

Enfin si pour des Guipuzcoans le néologisme leur a rendu étrangère leur propre langue, que sera-ce pour des Labourdins. Ceux-ci en effet comprennent parfaitement le Guipuzcoan populaire, et personnellement je me régale à lire les histoires de Pernando Amezketarra. Mais par contre le guipuzcoan moderne est pour nous un véritable casse-tête. D'où avec la meilleure volonté du monde, les néologismes ont encore plus séparé les deux pays basques.

Passons maintenant à la position contraire, à celle des Basques français, avec le journal «Herria» et son directeur comme chef de file.

Ici nous trouvons une répugnance assez marquée pour le néologisme. Sans doute pour toutes les raisons exposées plus haut. Le journal «Herria» a des lecteurs comme l'«Eskualduna», en avait. Cela ne s'est pas fait tout seul et c'est parce qu'on a écrit dans une langue populaire que le peuple s'est mis peu à peu à lire en basque. Cependant ne serait-il pas temps de lutter un peu plus contre l'envahissement grandissant des termes étrangers? Et l'apparition d'une élite au Pays Basque français ne mérite-t-elle pas l'invention de mots nouveaux pour le vocabulaire des sujets élevés. Ainsi si la position de l'Abbé Lafitte nous paraît bien meilleure que celle des néologismes nous croyons que beaucoup pourrait être fait afin de sauvegarder un lexique qui malgré tout est très original. Par son admirable propension à basquiser des mots étrangers d'une part. Quel Français reconnaît marin dans *mariñel*, râteau dans *arrastelua*, rare dans *arrado*, et vite dans *fite*. J'ai en tous cas fait l'expérience plus d'une fois, avec des gens qui apprenaient le basque et qui ne comprenaient rien à de tels mots, pourtant si apparemment français.

Mais cependant il y a un travail à faire et «Herria» peut y aider. Lutter contre des mots tels que: *inzpectura*, *kuraia*, *urus*, *tristezia*, *bohüra*, etc., etc., et surtout répandre par la presse basque et les sermons des mots basques à la place des mots trop manifestement étrangers et qui ont souvent leur correspondant en basque, ce qui est plus grave: ainsi *uridin* au lieu de *bluia*, *ate* au lieu de *borta*, *okina*, *okindegin* au lieu de *bolanjer*, *bolanjera*. Ne pas accepter merci *hainitz*, bonjour *jaunak*, *haut parlura*, *fourcheta*, *kuilera* et même «*roue avana*» comme je l'ai entendu à Baïgorry pour roue avant.

Que pouvons-nous conclure entre les deux positions examinées? Entre les efforts des néologismes, pleins de bonne volonté et les réticences de l'école continentale il y a un juste milieu à trouver. La création de mots nouveaux s'impose. Il ne faut pas croire que c'est cela qui sauvera la langue. Entre un vocabulaire châtié mais avec une syntaxe dépendante de l'espagnol comme nous l'ont montré si souvent des auteurs péninsulaires dont certains écrits sont une torture pour l'esprit du lecteur moyen et un basque dépendant du latin ou du français pour une part de son vocabulaire mais pensé en basque, dans

une syntaxe basque, indépendante et originale, nous préférons nettement la seconde manière. Mais pourquoi ne pas reconnaître dès maintenant, d'une part les dégâts faits par le français dans le vocabulaire basque (voir *bluia*, *drole*, *journala*) et d'autre part, l'impérieuse nécessité de mots nouveaux. Et pour cela accepter un grand nombre de néologismes qui ont fait leurs preuves ou chercher entre tous les dialectes celui qui a gardé le vieux mot. Ne pas supprimer du jour au lendemain des mots comme *finitu* ou *akabatu*, mais les doubler par *amaitu*, *bukatu* ou le *ürentü* souletin; de même *fourcheta* par *sardeska*, libre par *azke*, *librotasun* par *azkatasun*, *teatru* par *antzoki*, *besta* par *jei*, etc., etc.

On s'étonne d'ailleurs que nos auteurs basques français aient pu se passer jusqu'ici de termes comme art, littérature, sport et l'on pourrait proposer dès maintenant aux littérateurs basques, la liste suivante de mots à traduire soit par un néologisme existant soit par une création meilleure s'il y a lieu.

Sport: néologisme existant: *Kirol*.

Culture: néol. existant: *Jakinlan*, peu heureux.

Science: *Jakintza*.

Religion: *Urkutz*, horrible.

Art: *Erti*, *edesti*.

Industrie: *Ekintza*.

Démonstration: *erakusgarri*, proposé par le Chanoine *Narbaiz*.

Artisanat: *lan-molde*.

Littérature: *Elekintza*.

Audition: *entzun-garria*.

Radio:?

Imprimerie etc, etc: *Irakorla*.

Employer *auzitegi* au lieu de *tribunala*; *antzoki* au lieu de *teatru*, avec ses dérivés *antzerki*, *antzerki*, *antzeslari*, *eres-antzerki*.

Eritegi au lieu de *ospitale*.

Gudu au lieu de *gerla*.

La langue pourrait s'enrichir par des emprunts de dialecte à dialecte. Pourquoi l'Académie de Langue basque ne se reformerait-elle pas maintenant que le problème de l'unification se pose de plus en plus. Mais nous ne croyons pas que le néologisme sauvera la langue basque. Celle-ci est en péril de mort parce qu'en contact avec des langues de civilisation infiniment supérieure ayant à leur disposition des moyens énormes: presse, radio, etc. Dans un pays basque où tout le monde parlerait basque, la création de néologismes serait une preuve de vitalité et de jeunesse. Mais dans le pays basque actuel où la langue basque est délaissée par la grosse majorité de l'élite et par une grosse partie du peuple, la tâche principale est de se remettre à parler le basque même avec ses imperfections; à l'apprendre là où il existe encore dans toute sa vitalité, c'est à dire, chez les paysans et non l'apprendre avec les intellectuels qui parlent basque une fois par semaine, et poussent des hurlements quand vous dites *téléfona* au lieu de *urutzikina*, mais qui parlent espagnol entre eux. La purification de la langue avant la sauvegarde de la langue elle-même, c'est mettre la charrue avant les boeufs. Créer un nouveau basque avant d'avoir pris profondément conscience de celui qui existait a été une tragique erreur.

Quand notre langue sera parlée par tous les Basques nous aurons bien le temps de la purifier. Mais d'abord apprenons le basque, parlons-le, tel qu'il existe. Ce sera déjà beaucoup.